Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 64 (1960)

Artikel: Chronique littéraire
Autor: Rochat, Jules-J.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-555473

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

par

JULES-J. ROCHAT

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Clarisse FRANCILLON, *L'enfant de septembre.* — Jean-Pierre MONNIER, *Les algues du fond.* — Charles BEUCHAT, *Comme un vin de vigueur.* — Jean-Paul PELLATON, *Le visiteur de brume.* — Du même, *Le courrier du roi Caraffa.* — Alexandre VOISARD, *Chronique du guet.* — Georges SCHINDELHOLZ, *Les éperons de la gloire.* — Willy MONNIER, *Moutures.* — Maurice GIEURE, *André Bréchet.* — Alban GERSTER et André RAIS, *Le château de Porrentruy.* — Claude LAPAIRE, *Les constructions religieuses de Saint-Ursanne.* — Revue de Pro Jura. — Almanach catholique du Jura.

Clarisse Francillon nous a gâtés ces dernières années. Elle a fait paraître deux recueils de nouvelles *(Festival* et *Le quartier)* et un roman *(La lettre)* en 1958, un roman en 1959 *(Les gens du passage)*, un autre, *L'enfant de septembre,* en 1960. Tous ces ouvrages sont de valeur. Ils représentent, dans les milieux les plus divers, une somme d'observations impressionnante, une vaste galerie de personnages, très différents les uns des autres, fort bien étudiés.

Dans le plus récent de ces ouvrages, *L'enfant de septembre* [1], Géraldine Lemaillé, fillette placée, puis adoptée, n'a pas connu ses parents ; elle ignore même l'identité de son père. Devenue grande, le mystère de sa naissance la préoccupe ; elle tente de l'élucider en posant d'adroites questions aux personnes qui l'entourent, en consultant de vieux papiers. Sa quête est de tous les jours ; son désir de connaître est constant, mais moins obsédant, moins tenace suivant les circonstances.

A côté de cet anxieux déchiffrage, de cet obscur cheminement, Clarisse Francillon décrit la vie de Géraldine elle-même, son travail,

1 Paris, Pierre Horay. S. d. (1960).

son existence pendant deux guerres et sous l'occupation allemande, ses deux mariages, les enfants dont on a la charge et qui ne sont pas les siens, ses joies et ses peines. Le roman se déroule ainsi sur deux plans : le destin individuel de l'héroïne et la recherche par elle-même de ses origines.

On connaît la manière d'écrire de Clarisse Francillon, car je suppose que les gens d'ici ont lu, sinon tous, du moins quelques ouvrages de l'auteur de *Chronique locale*. Dans *L'enfant de septembre,* comme aussi dans ses autres ouvrages, Clarisse Francillon décrit avec précision ses personnages. On voit leurs gestes, on les entend parler. Grâce à une profusion de détails, à quantité de notations, ils vivent intensément.

Afin de faire mieux comprendre, de mieux définir les héros de ses romans, Clarisse Francillon fait de brusques plongées dans le passé ; puis elle revient au présent, quand on s'y attend le moins.

Le pointillisme de Clarisse Francillon, l'abondance de l'observation, la richesse du vocabulaire, le style parfois un peu négligé, mais qui suit une courbe bien personnelle, donnent beaucoup de couleur au roman, de vie, de densité, d'atmosphère.

Voici une page prise au hasard de *L'enfant de septembre*. Géraldine examine une lettre de son parrain :

> Une écriture déliée, régulière, plusieurs points manquent aux i et barres aux t, mais à cela près, les jambages penchés doivent être les mêmes qu'au temps où Adrien signait le courrier de son entreprise, immatriculé par Mademoiselle Eliane. Géraldine déchire la lettre en petits morceaux qu'elle est sur le point de laisser voler vers le fleuve, mais elle y renonce, ce serait désordonné, des fragments pourraient traîner ici ou là, elle remet dans sa poche la poignée de papiers. Son parrain s'est donné beaucoup de mal pour reconstituer et transcrire ces faits. Il a dû fouiller les replis de sa mémoire, que, sans doute, depuis la mort d'Hubert, il se sent plus libre d'explorer. Géraldine en éprouve une grande reconnaissance. Seulement, dans quelle mesure tout cela l'intéresse-t-il encore ?
>
> Le froid de la pierre commence à transpercer les épaisseurs de son manteau. Elle se lève, dégourdit ses jambes, aspirant l'odeur humide qui monte des berges, foulant de larges feuilles palmilobées, collées à l'asphalte. Comme elle jouit de ce moment de solitude acquis par contrebande, dérobé, comme il lui est agréable de se livrer en toute quiétude, au calcul des heures qui restent à tuer jusqu'au dimanche, et, dès à présent, d'imaginer le déroulement de cette journée : elle s'emparera du cabinet de toilette avant tout le monde, s'appliquera le masque *Quikaddour* à l'efficacité reconnue, se rasera les aisselles, se vernira les ongles, et quoi encore ? Son deux-pièces new-look, couleur d'iris, lui va bien, elle le sait. (Page 239).

L'enfant de septembre est une histoire émouvante qui se lit d'un trait.

* * *

Le Jura peut s'enorgueillir du nombre et de la valeur de ses poètes, de ses écrivains, de l'activité de ses historiens, de ses chercheurs, de ses savants. Quelques-uns de ses romanciers sont parmi

les meilleurs de la Suisse romande ; ils ont une place en vue dans la littérature française. Je viens de parler de Clarisse Francillon. Les lecteurs, les admirateurs de Jean-Pierre Monnier sont aussi nombreux en France que chez nous. Mais celui qui a lu les romans de cet auteur jurassien établi à Neuchâtel — où il enseigne notre langue dans une école supérieure — ne peut en être surpris.

Ce sont des ouvrages d'une qualité rare que nous offre M. Jean-Pierre Monnier. Comme dans les précédents, forme et fond, dans son nouveau livre [1], se complètent admirablement. L'histoire attrayante, d'un intérêt constant, est contée avec une justesse de ton qui fait que nous la lisons avec enchantement.

A Bresbourg qui, comme Neuchâtel, possède château et vieux quartiers sur une colline, vit Bernard, un peintre de talent, et sa femme Geneviève, qui est pianiste. Jean-Pierre Monnier s'intéresse avant tout à Geneviève. Ce sont ses tourments qu'il décrit, ses doutes. Artiste extrêmement sensible, la jeune pianiste perçoit avec acuité l'angoisse de l'homme d'aujourd'hui. Cet homme admire et redoute en même temps les découvertes des savants. La science ne va-t-elle pas nous conduire à la catastrophe ?

Geneviève est d'autant plus anxieuse qu'elle attend un enfant et qu'elle craint que tout le monde ne soit emporté par une formidable explosion. Pouvons-nous oublier Hiroshima, Nagasaki et Budapest ? Ce monde de feu et de sang, de massacres et d'exterminations sera-t-il celui de nos enfants ?

Geneviève a d'autres sujets de préoccupations encore. Dans sa petite ville, comme partout ailleurs également, les hommes s'éloignent des arts. Ce sont les affaires, l'argent qui les occupent. Quand Geneviève parle de reconstituer la Philharmonique de Bresbourg et de retourner à la vraie musique, les maîtres de la ville sourient et lui vantent les festivals que les foules apprécient, les flons-flons des fanfares.

Geneviève est allée demander à Morand, le président de la société des concerts, de donner de la vraie musique à la ville :

— Et quand je parle de musique, dit-elle encore, je sais de quoi je parle.
— Dans ce cas, faites quelque chose pour la musique dont vous parlez.
— Sans argent ?
— Oui, sans argent.
— Vous n'êtes plus président de la société des concerts ? demanda-t-elle.
— Si, bien sûr.
Et, d'un geste important, comme s'il ouvrait enfin le dossier de l'affaire :
— Seulement, la musique est une marchandise qui se vend, reprit-il. Comme la peinture de votre mari.
— Oh ! dit Geneviève, qui s'était levée, peut-être bien ! Mais vous, cette marchandise-là, vous ne la fabriquez pas encore.
— Evidemment.

1 *Les algues du fond*. Paris, Libraire Plon. S. d. (1960).

— Et, tant que vous ne la fabriquez pas encore, vous n'avez aucune idée de son prix.

— Son prix, dit-il en feignant de se méprendre, il suffit de créer le besoin d'un produit quand on veut le vendre.

Et, tandis qu'elle restait devant lui, sans comprendre :

— A Bresbourg, il suffit d'organiser un festival. Quinze jours au mois d'août ou au mois de septembre. On l'impose dans toute l'Europe, les mélomanes viennent remplir les hôtels, et, du même coup, la Philharmonique est renflouée.

— Non, dit-elle. Vraiment pas.

Elle voulut dire encore : « Maintenant, j'ai compris, je vous remercie. » Mais, plutôt que d'ajouter une seule parole à tant de phrases inutiles, brusquement, elle prit congé. Sa main s'avança pour atteindre la poignée de la première porte qui s'ouvrait à l'intérieur de la pièce. Elle poussa la seconde porte qui était matelassée. Négligeant l'ascenseur, que Morand faisait monter, elle gagna rapidement l'escalier. Deux étages, un grand vestibule, une baie vitrée, puis, quand elle fut dehors, l'éclat brutal du soleil sur les pierres de l'avenue. (Pages 79 et ss.)

Ses préoccupations, ses déceptions, conduisent Geneviève au découragement. La jeune femme en vient, malgré sa peur de mourir, à songer aux algues du fond, à ces herbes aquatiques qui reçoivent les corps des désespérés.

Heureusement, la naissance d'une fille rendra l'espoir à la jeune pianiste. Geneviève mère deviendra une autre femme ; elle sortira de sa peur. Jean-Pierre Monnier écrit :

La lumière qui lui avait manqué pour se comprendre, le soir où elle s'était risquée jusqu'au bout du môle, commençait à se répandre. Elle savait à peu près ce qui s'était passé. « Un mauvais rêve », se disait-elle. Mais, surtout, elle savait que la tentation du suicide vient un jour pour tout le monde, comme une fatalité qu'on n'évite pas, et, d'ailleurs, comme une disposition qu'il faut prendre sans délai. Avant, il est trop tôt, après, il est trop tard. Et elle savait aussi qu'il faut alors s'engager dans la seule voie qui s'ouvre au bout de soi-même.

Sans qu'elle eût vraiment choisi, elle se trouvait désormais au-delà de ce jour. Elle s'en éloignait de plus en plus. Parfois même, elle avait l'impression de le fuir. C'était pour aller rejoindre tous ceux qui survivaient, comme elle, à leur suicide, mais c'était aussi pour se contraindre à affronter l'inacceptable mort des hommes et pour ne plus la craindre. Sa confiance était maintenant tout entière dans son présent, dans Bernard et dans son enfant. Bernard était réellement devenu le compagnon dont elle avait besoin. « Bernard est là », se disait-elle. Et pourtant, sa confiance lui venait aussi du prix qu'auront toujours les choses et de la fidélité qu'elle nous garde. Les derniers matins de janvier, tout d'un coup, sont plus transparents et la lumière plus éclatante. Les brumes de l'aube se dissipent vers 8 heures, les couleurs se ravivent, il y a du bleu jusqu'aux lointaines collines de l'horizon. Chaque jour est plus chaud. La rumeur de la ville monte aux fenêtres où le ciel de midi commence à se durcir et où le soleil vibre. Chaque jour est plus long. Et personne au monde n'est encore assez puissant pour dénaturer le temps. (Pages 174 et 175).

L'héroïne des *Algues du fond* est admirablement observée, étudiée. Elle est plus présente que Bernard, bien que celui-ci soit bien dessiné aussi. Mais le portrait de Geneviève est plus nuancé, plus vivant.

Le décor joue un grand rôle dans le roman de Jean-Pierre Monnier. Il y a relation étroite entre la nature et les personnages. La description d'un paysage aide à faire comprendre un état d'âme de l'héroïne. Il y a dialogue continuel entre les êtres et le décor dans lesquels ils se meuvent. Ces peintures sont délicatement nuancées.

Le long des trottoirs, où s'amassaient les feuilles des arbres, les pas clapotaient, le pavé était gras, taché d'huile ou couvert de boue, et, sur l'asphalte, les pneus des voitures et des bicyclettes laissaient quelque temps leurs empreintes. Par moments, il y avait soudain comme un éclat inattendu. Le ciel se déchirait, le soleil se reflétait dans le miroir des flaques, puis la lumière s'abaissait brusquement, et, de nouveau, la pluie tombait sur la ville. Ceux qui attendaient l'autobus ou un taxi, couraient dans tous les sens pour trouver une porte ou un couloir. Peu de parapluies. Des capuchons. Des chapeaux cirés. Des imperméables transparents, comme les gants de caoutchouc des bandagistes. Plus loin, vers le centre, les rues étaient poisseuses et tristes. Les longs murs de béton semblaient encore plus gris, plus ternes et plus compacts. Mais, du lac, une odeur tiède s'obstinait jusqu'aux passages les mieux abrités. (Pages 100 et 101).

Les algues du fond est un livre bien construit, un récit d'une grande justesse de ton, un roman riche de matière et très beau de forme. Tous les Jurassiens voudront le connaître.

* * *

Le héros du dernier roman de Charles Beuchat, *Comme un vin de vigueur* [1], Pierre Bonnard, est un jeune Parisien qui travaille comme clerc, dans l'étude de maître Frichot, notaire à Villejus. Une petite ville de province n'est pas drôle pour un étudiant qui vient de quitter le Quartier Latin. Pourtant, les distractions ne manquent pas ; il y a les bals réservés à l'élite de Villejus, il y a l'hôtel des Rois où l'on discute ferme, il y a les réunions politiques où l'on prépare les futures élections ; il y a le théâtre. Il y a aussi la douce Jacqueline, la fille du notaire, qui a été promise à Pierre et qui porte au jeune homme l'amour le plus tendre. Mais Pierre n'a pour Jacqueline aucun penchant. Les attentions de la jeune fille l'agacent plutôt. L'étudiant, qui connaît les théories existentialistes, ne croit pas à l'amour. Il n'y croit pas jusqu'au jour où il aperçoit Violette.

Là-bas, à la table du sous-préfet, une apparition (c'est le mot) m'hypnotisait comme la statue de la beauté : droite dans sa robe de mousseline blanche, dont le décolleté faisait valoir l'épaule et la nuque fine et longue, taille élancée, chevelure opulente d'un blond châtain encadrant à la sauvageonne un visage ovale où pointait deux yeux noirs au regard d'une merveilleuse insolence, front un tantinet bombé, une jeune fille attendait, calme et dédaigneuse, que Monsieur Dérenaude, secrétaire de préfecture, et sa femme eussent terminé leur petit discours d'excuses. (Page 22).

1 Paris, Nouvelles éditions Debresse. S. d. (1960).

Pierre regagnera Paris avec Violette qui, possédant un beau talent de cantatrice, fera une carrière remarquable dans les théâtres lyriques de la capitale.

Mais Violette mourra tragiquement et ce sera tout de même celle qui lui était destinée, Jacqueline, que Pierre, devenu avocat recherché, épousera.

Bonne Jacqueline ! Sans doute Dieu ne l'avait-il pas créée pour les fortes explosions du sentiment. Elle vit de tendresse, d'humble fidélité, dût-elle se contenter du rôle de Lazare ou de la servante au grand cœur. Mais quel prodige de foi en son amour ! (Page 220).

Le roman de Charles Beuchat, très bien construit, est riche de matière. Il ne vaut pas seulement pour l'histoire qu'il conte, bien que celle-ci soit attachante. Il donne le reflet exact d'une époque. Peintre réaliste, l'auteur décrit avec minutie ses personnages ; nous savons comment ils s'habillent, se coiffent ; nous savons leur manière de rire, de plaisanter ; nous entendons le timbre de leur voix, nous remarquons leurs tics. L'auteur parle avec exactitude du décor où se meuvent ses héros. Nous apprenons à connaître parfaitement la petite ville où Pierre s'est installé, ses rues, ses maisons, ses salons, ses cafés, ses fêtes. M. Charles Beuchat nous a donné aussi quelques belles pages sur Paris ; ce sont des tableautins précis et vivants : le Paris grouillant de juin ; un cabaret que l'on croit reconnaître ; le Quartier Latin ; notions précises et justes, descriptions rapides et brèves.

Cependant, le soir tombait et la féerie des lumières recommençait l'enchantement nocturne quotidien. Je me surpris, presque étonné, à descendre l'Avenue de la Grande Armée. Un chauffard voulut me dépasser. Non, pas de ça, mon petit ! D'un geste délicat du pied, comme un qui écarte une limace, j'avais touché l'accélérateur ; le vrombissement sourd et joyeux de mon moteur répondit à l'appel, et l'insolent fut soufflé en arrière. A l'entrée du Bois, je pris à gauche et m'enfonçai dans l'ombre propice. Peut-être mon subconscient allait-il me parler de Violette ?... L'heure vint à mon secours. Car c'était l'heure, l'instant unique, à Paris, où les victimes des bureaux et des miasmes de la rue s'engouffrent dans le Bois pour y puiser air, calme, amour et réconfort. Le Bois fourmillait de voitures, les unes arrêtées, d'autres rôdeuses, poétiques, d'autres changées en bolides pétaradants. Le Bois en regorgeait tellement qu'il me fallut toute mon attention pour me tirer sans accroc du guêpier. Et ce fut la conscience bien éveillée, tranquille, quasi joyeuse, que je réintégrai le domicile paternel. (Page 164).

C'est un livre bien écrit que nous offre Charles Beuchat, une histoire nuancée, qui se déroule sans trop de rapidité, mais sans longueurs, un roman attachant que nous avons plaisir à recommander.

* * *

L'enseignement n'absorbe, heureusement, pas toute l'activité de M. Jean-Paul Pellaton. Il lui laisse le temps d'écrire des livres déli-

cieux. En voici deux parus la même année : *Le visiteur de Brume* et *Le Courrier du roi Caraffa.*

Le héros du *Visiteur de Brume* [1], Pierre Baud, a quitté son domicile où il vit entre sa femme, qui dirige avec autorité une boutique en vogue, et sa belle-sœur, mystérieuse et déconcertante créature. Pierre Baud se croyait méprisé, humilié chez lui. Il s'est rendu chez un ami qui narre l'aventure :

> Pierre Baud avait sonné chez moi vers six heures, un mercredi. Il n'était pas entré aussitôt, restant quelques secondes à stationner sur le paillasson muet. Sans doute imaginait-il que je reconnaîtrais d'emblée son visage que verdissait la mauvaise lumière de l'escalier... (Page 7).

Pierre Baud s'installe chez son ami qui, bien que surpris, lui ouvre sa porte. Mais il n'avoue pas immédiatement ses intentions.

> Non, de son départ, Baud ne m'avait rien appris. Les premiers jours, j'avais pensé que ses affaires ne le réclameraient qu'à la fin de la semaine. Il paraissait vraiment occupé. Pour ma part, je ne l'avais pas questionné, satisfait de l'explication qu'il m'avait donnée : il était envoyé par sa maison pour visiter la clientèle. S'il s'absentait, c'est qu'il avait des rendez-vous, des pourparlers dans un restaurant où on l'aurait retenu à déjeuner, des démarches à la banque, que sais-je ? Pourtant, je devais bien m'avouer que ses allures étaient assez peu celles d'un homme d'affaires ! Il y manquait la parole mordante et décidée, le geste, le regard...
>
> — Non, répondis-je à Marianne. Baud ne m'a parlé ni de son départ, ni de ses affaires.
>
> — Ce n'est pas qu'il m'ennuie vraiment, remarque : nous le voyons si peu. Mais, enfin, tu reconnaîtras qu'il est un hôte assez particulier. A cause de lui, nous voici cloués chez nous.
>
> Et après un temps :
>
> — Tu ne lui as pas donné la clef, n'est-ce pas ?
>
> — Non, bien sûr. D'ailleurs, je ne vois pas trop ce qu'une clef pourrait arranger.
>
> — Mais si, voyons, ça lui permettrait de rentrer quand bon lui semblerait sans nous obliger à veiller pour l'attendre.
>
> Marianne en était encore à regretter sa soirée, dont j'avais, quant à moi, déjà fait le sacrifice. (Pages 23 et 24).

Ce n'est qu'après plusieurs jours d'allées et venues qui intriguent, agacent ses hôtes, que le visiteur fait des confidences, parle de son désir de se soustraire à la domination de sa femme. Mais cette fuite se terminera, après un accident, par un nouvel échec : Baud réintégrera sa maison où sa femme commande et où sa curieuse belle-sœur, qui semble le trouver à son goût, sans pourtant le comprendre, l'attend.

Pierre Baud, ce rêveur, cet être médiocre et sans volonté, ce timide, est bien étudié. En peintre impressionniste, Jean-Paul Pellaton le dessine par petites touches successives qui le font apparaître bientôt très vivant.

1 A la Baconnière (Neuchâtel, 1960).

Les autres personnages sont parfaitement observés aussi ; mais Jean-Paul Pellaton semble vouloir leur donner un visage légèrement flou. Au fait, les êtres ne nous apparaissent-ils pas un peu dans le brouillard ? Sommes-nous certains de les comprendre, de connaître parfaitement leur caractère, leurs désirs ? N'y a-t-il pas des choses qui nous échappent dans leur comportement ? Le dessin de leurs visages ne nous apparaît pas avec netteté. Ceux qui nous entourent ne nous sont jamais parfaitement connus. Ils restent plus ou moins dans l'ombre. A chacun sa vérité, a dit Pirandello.

L'atmosphère dans laquelle se déroule le récit, elle aussi, demeure un peu brumeuse. Mais c'est bien celle qui convient à ce drame intime, à l'aventure de cet être faible, assoiffé d'idéal, qui se croit la victime de sa femme. Comme le dit l'éditeur, « ce récit tout chargé de compassion se déroule dans une grisaille d'automne où la pluie, la brume et les eaux du fleuve jouent leur rôle. » Jean-Paul Pellaton aime s'avancer à pas lents et donner à son récit un peu de mystère.

Cependant, introduite par Germaine qui s'empressa de disparaître sous prétexte d'avoir à surveiller le magasin, Berthe entrait dans la chambre, lentement, me montrant sur son chaud visage rond, un sourire amusé qui gonflait une lèvre inférieure sanglante et charnue.

Elle était plus courte que sa sœur et beaucoup moins distinguée, habillée assez négligemment d'une robe marine. Un semis de taches de rousseur dénaturait les pommettes et un petit nez espiègle. Il aurait fallu du temps pour reconnaître les traits de Germaine et j'y renonçai. Entre les deux sœurs, les clientes ne devaient pas hésiter plus que moi à prendre Germaine pour la patronne : Berthe faisait figure d'employée.

Sans hâte, elle repoussa la porte, s'y appuya, me contemplant avec le regard mi-sournois, mi-rusé des faibles que Baud me lançait parfois.

— Tiens, fit-elle presque gouailleuse, la colombe !

Je sursautai : la voix était sourde et rauque.

— Comment ?

— Mais oui, continua Berthe, retrouvant une intonation plus chantante. Vous êtes le messager, la colombe ?

— Ecoutez, mademoiselle, je pense que si Pierre veut autre chose...

Comme Germaine, Berthe n'avait pas réagi à cette attaque. Elle se tenait sur ses gardes devant l'homme qui venait au nom de Pierre. Un rire, une claire bulle de rire chassée de sa gorge, coupa ma phrase.

— Ah ! oui ? Il veut, Pierre ? Il sait donc ce que c'est que vouloir ? Voilà une capacité qu'on lui reconnaît difficilement dans la maison...

La voix paresseuse de Berthe me contrariait.

— Laissez-lui sa chance, dis-je. S'il préfère vous céder le commerce, je ne peux pas lui donner tort.

— Oui, je sais, c'est le commerce qui le gêne, le pauvre garçon ! Il a bien fallu que je l'accepte aussi. Qu'il fasse comme moi, je le lui explique tous les jours. Et, d'ailleurs, il ne connaît pas sa veine, Pierre ! Mais...

Ici, Berthe s'interrompit, eut un bref regard circulaire pour la chambre et continua.

— Excusez-moi, cher Monsieur. Je ne savais pas ce qui me dérangeait. C'est la chambre, pardi, le mobilier respectable de ma sœur ! Vous ne trouvez pas ça sinistre ?

Il y avait du mépris dans sa voix. Je la suivis au bout du corridor où elle ouvrit une porte et me pria de la précéder.

Ce qui me surprit d'abord, dans cette pièce, ce fut le parfum de Berthe, une essence fruitée où je crus reconnaître l'odeur de la pêche ou de l'abricot. Puis un désordre étudié, le poste de radio renversé sur le divan à grosse housse d'un tissu marocain beige et rouge, plusieurs rayons où des livres dépareillés s'empilaient et s'entassaient, aux parois, de grandes photographies ou des lithos. Point de table, mais un guéridon jeté entre deux fauteuils anciens, l'un de cuir presque noir vaste et hospitalier comme un siège de malade, l'autre, petit crapaud trapu en reps grenat. Ai-je vu tout de suite les amples rideaux très clairs et les tapis de haute laine jonchant partout le plancher ? Je sais seulement me souvenir de ma joie et du pas léger qui m'introduisit au cœur de cet univers féminin que Berthe ordonnait, un univers rayonnant où la pluie et la nuit semblaient ignorées.

Elle m'avait fait un signe, et j'étais allé m'asseoir dans le fauteuil bas qui remonte les genoux à la hauteur des coudes. Sans hâte, Berthe s'avança jusqu'au poste de radio, l'enclencha et, tandis qu'un air de danse sourdait de l'appareil, elle tira de sous le divan une guitare et en caressa les flancs de ses doigts, sa tête aux boucles noires inclinées sur les cordes...

J'étais médusé. (Pages 72 et ss.).

Jean-Paul Pellaton excelle dans cette analyse délicate des êtres. En poète, il réussit à créer une atmosphère qui pénètre le lecteur, l'enveloppe, et lui permet de mieux comprendre le drame intime qui se joue.

L'ouvrage de Jean-Paul Pellaton est vrai. Il est écrit en une langue élégante, précise, nuancée, comme les lecteurs ont pu s'en rendre compte par les longues citations que j'ai faites. *Le visiteur de brume* est un ouvrage à lire.

* * *

Un autre livre que nous offre Jean-Paul Pellaton s'adresse aux enfants ; mais les adultes — dont beaucoup sont restés des enfants — le liront aussi avec plaisir. *Le courrier du roi Caraffa* [1], c'est l'histoire de la dangereuse mission de Farmian, chargé par son roi d'aller vendre à l'étranger un merveilleux diamant. Le roi a grand besoin d'argent, car les ennemis sont venus ; ils ont saccagé le pays, ils ont volé le trésor, pris toutes les richesses du palais. Mais la mission de Farmian est difficile, dangereuse. Farmian, en effet, doit traverser le désert. Il ne réussit pas à éviter les pillards qui lui voleront son diamant. Mais il est courageux, entreprenant, intelligent. Il réussira à retrouver ses voleurs et à reprendre son bien ou, plutôt, celui du roi.

On suit les péripéties du récit avec le plus grand intérêt. On se prend immédiatement au jeu. Le fidèle courrier réussira-t-il à mener à bien la mission que le roi lui a confiée ? Le roi sera-t-il satisfait ? Le lecteur se hâte d'arriver à la dernière page du livre pour savoir qui l'emportera, du courrier ou des voleurs.

Le courrier du roi Caraffa nous transporte en Orient, au pays des villes merveilleuses, des palais resplendissants d'or et de pierreries ; au pays des rois aux richesses fabuleuses ; au pays des voleurs qui

1 Lausanne, aux éditions du Verdonnet. S. d. (1960). Illustrations de Serge Voisard.

convoitent ces richesses ; au pays des déserts, des chameaux, des caravanes, des marchands honnêtes et secourables.

C'est ainsi qu'un matin, peu après l'aube, la caravane franchit la porte d'une grande ville dont ils avaient aperçu en grisaille, depuis quelques heures, les murs et les maisons. Quelques rares passants ensommeillés examinaient sans bienveillance la troupe harassée des marchands et des chameaux. Nonchalamment, les boutiques s'ouvraient et l'on voyait les vendeurs de toutes espèces qui s'acheminaient vers la place du Marché. Des ânes, des chèvres, des moutons traversaient parfois la rue, fuyant la ville pour la campagne proche. Et des porteurs d'eaux criaient déjà leur marchandise d'une voix brumeuse.

Farmian s'émerveillait de ce lent réveil d'une ville dont il imaginait le tapage habituel. De rue en rue, la caravane se dirigea vers les écuries où les chameaux furent déchargés et soignés. Hâtivement, les hommes défaisaient les ballots, groupaient les marchandises qu'ils allaient porter ensuite à des adresses connues de Mourdouk. Celui-ci, debout dans la cour du caravansérail, donnait ses ordres d'une voix brève et impérative, et tout se déroulait en un silence laborieux.

Ces tâches pressantes une fois achevées, Farmian s'approcha de son chef et prit congé, après lui avoir demandé de l'argent. Pour se séparer de lui, Mourdouk eut un sourire que l'émotion pâlissait. Sa main se leva paternelle :

— Va ! mon fils, dit-il, et que tes jours soient bénis !

Alors Farmian se retourna : l'aventure lui appartenait. (Page 17).

Les nombreuses péripéties de l'histoire, le petit frisson que nous ressentons quand apparaissent les voleurs, le décor des *Mille et une Nuits*, font que *Le courrier du roi Caraffa* est passionnant à lire. Pour mon compte, j'ai suivi cette aventure avec le plaisir d'un enfant.

Le style de M. Jean-Paul Pellaton est alerte, d'une belle précision. On aime son français d'une grande pureté.

Les illustrations de Serge Voisard, pleines de fraîcheur, d'agréable fantaisie, avec, ici et là, une pointe d'humour, conviennent parfaitement au récit de Jean-Paul Pellaton.

* * *

Chronique du guet [1], le nouveau recueil du poète Alexandre Voisard, est encore supérieur par sa riche substance et le son de sa voix à *Ecrit sur un mur* et *Vert Paradis*, œuvres pourtant de grande valeur. Mais il y a, dans *Chronique du guet*, plus de densité, une somme plus grande d'observations, de confidences, de réflexions que dans les précédents recueils, une langue plus ferme et tout autant musicale.

Ce sont des poèmes en prose, une prose doucement rythmée que nous offre Alexandre Voisard. Le poète chante son pays, son petit coin de terre.

Ma terre, ma trace, ô mon amertume, comme vous vous dressez devant moi ce matin, déchirées de vents contraires et d'abandons ! Plus j'avance en ces hautes herbes naguère propices aux perdrix jaillissantes et plus je crois la fenaison mourante, le ruisseau banni. Même les corneilles (qui, sans alliances, convoitaient les

1 Paris, Mercure de France, 1961.

agapes du pic-épêche) ont déserté l'ombre royale de l'épicéa. Dans les sous-bois, les chariots des nomades cesseront de geindre. (Page 15).

Alexandre Voisard est attaché fortement à sa terre qui lui procure tout, dont les parfums, les murmures, les musiques, les bruissements pénètrent en lui ; il est attaché à cette terre qui est la source de ses joies les plus profondes, qui lui procurent la solitude dont il a besoin pour méditer, voir en lui-même, pour aller à la source des choses, pour suivre sa quête et écouter son chant intérieur. C'est le guetteur qui enregistre tout ce qu'il voit, ce qu'il entend, ce qu'il sent pour nous le dire en des poèmes denses, d'une rare fraîcheur et d'une langue harmonieuse et pure.

Il fut un temps où je vivais de doctrines violentes pétries d'orge maigre et de cruautés. Je tenais pour salutaire la véhémence qu'on aimait en moi, et la facilité du chant me préservait des labyrinthes où d'autres baladins se fourvoyaient, privés de tout recours à la justice du printemps. Poussé vers les villes, j'exprimais dans des conciliabules sans issue de difficiles charades dont la réponse n'était point donnée. Vénéré des comédiens célèbres, je finis pourtant par craindre le point du jour, l'urgence de la fortune.

La chienne de mon enfance hurla dans les frondaisons. Les couleuvres s'enfuirent vers le couchant. Des chevaux de feu martelèrent la terre natale et des rumeurs puissantes me portèrent au-devant des bâtisses blanches qui défient montagnes et lierres.

Mon père m'embrassa, et ce baiser m'ouvrit le cœur tel un tison, libérant la vouivre de ma gorge. J'étais au bout du voyage. L'indulgence des forêts réclama cependant des gages de mon attachement. Je fis vœu de durable méditation et de fidélité au pays d'enfance. Une tendresse inouïe envahit mon corps entier, gagnant mes yeux, y mettant à jour des rêves insoupçonnés.

Alors la sittelle chanta, et l'étoile du berger réapparut au firmament.

(Pages 24 et 25).

Le chant de cette terre, qui va au rythme des saisons, permet à Alexandre Voisard de dire son expérience d'homme admirablement observateur, de faire quantité de confidences, de rappeler de brefs et inoubliables souvenirs, de regarder l'avenir.

Je fus image de prouesse, passeur de gouffres pour mes amis. Et me voici vannier solitaire tressant patiemment le jonc pour ma descendance. Le dossier de mes chaises épouse mon attente.

Je ne quitte pas la trace des journées blanches que je projette devant mes yeux. Des rumeurs toujours semblables vont et viennent de la ville au pré, qu'on ne distingue des bruits de cour que par l'appel irrépressible qu'elles abritent et dont le souffle attentif de l'aveugle finit par se rafraîchir. (Page 35).

Comme le font voir les nombreuses citations que j'ai faites, la prose d'Alexandre Voisard est d'une densité remarquable. Sa langue musicale enchante, comme nous plaît ce ton retenu d'un poète qui ne veut dire que l'essentiel, le plus vrai, le plus beau.

Je reprendrai souvent *Chronique du guet*.

* * *

Dans un drame historique en quatre actes, *Les éperons de la Gloire* [1], M. Georges Schindelholz nous restitue la figure d'un Jurassien soldat dans l'armée de Napoléon, le colonel Hoffmeyer, de Bassecourt. Mais ce n'est pas la biographie de Jean-Baptiste quittant tout jeune son village pour s'enrôler sous les drapeaux de l'Empire, du soldat montrant sa bravoure sur les champs de bataille et gagnant rapidement ses grades que nous présente le jeune auteur jurassien.

Au moment de son départ pour les armées, Jean-Baptiste Hoffmeyer était amoureux. Pourtant, il réussit à quitter sa fiancée. Bien sûr, il espérait la retrouver à son retour. Mais quand pourrait-il revenir à Bassecourt ? Après combien d'années ? Il fallait que l'attrait de l'aventure, de la gloire fût bien grand pour que le jeune homme pût s'arracher des bras de celle qu'il aimait. C'est donc un drame psychologique que nous offre M. Georges Schindelholz. Les tourments des cœurs y sont bien étudiés. Mais si l'amour et l'aventure y jouent un grand rôle, on y parle aussi de patriotisme et de liberté. Georges Schindelholz, pour les évoquer, sait trouver le ton qu'il faut.

François Hoffmeyer. — ...Oses-tu oublier le sacrifice de tous ceux qui ont donné généreusement leur vie pour le pays...

Jean-Baptiste Hoffmeyer. — J'admire un tel courage et j'honore tous ceux qui ont payé de leur vie pour nos libertés. Mais les preuves sont faites et à un prix trop élevé que, aujourd'hui, il faut savoir garder sa lucidité, toute sa lucidité. Les circonstances présentes et l'expérience du passé me font un honneur et devoir de partir. Oublies-tu, père, que si je m'enfuis vous payerez cette fuite de votre liberté ? Cette idée m'est intolérable. L'otage, ce sera moi, c'est moi qui, librement prendrai les devants, car jamais je ne pourrai jouir de la liberté s'il faut la payer de l'enchaînement des miens. Il n'y a d'ailleurs pas que des criminels dans les armées révolutionnaires...

François Hoffmeyer. — C'est un rêve fou... Tu vas te faire massacrer comme tous ceux qu'on a emmenés au front...

Jean-Baptiste Hoffmeyer. — Qu'importe le danger, père... Je l'aime, je le désire. J'ai besoin de tout l'espace des champs de bataille pour y déployer mon être. Jamais je n'aurais pu me résigner à vivre une existence obscure et effacée. Il faut, père, que notre nom passe à la postérité, il faut qu'il retentisse comme un coup de clairon dans cette terre natale que nous aimons, il faut qu'il illustre et exalte ce pays, où depuis tant de générations, nous avons plongé nos racines. L'occasion père, n'est-elle pas là ? (Page 40).

Dans ce passage, un peu de grandiloquence ne gêne pas. Quand il le faut, le style devient populaire. Dans la préface qu'il a écrite pour le drame du jeune auteur jurassien, Paul Pasquier dit que Georges Schindelholz « s'est efforcé, avec une sincérité, un enthousiasme et une sévérité envers lui-même digne d'éloges, de nous restituer une image vraie et vivante de cette attachante personnalité, de l'entourer de partenaires, peut-être fictifs, mais plausibles, et de tirer

1 Porrentruy, aux éditions jurassiennes, Allée des Soupirs 3. 1960. Avec une préface de Paul Pasquier.

de cette existence glorieuse et tourmentée une leçon haute et généreuse.

» Leçon non didactique, non ennuyeuse, mais qui nous atteint à travers les événements qu'il a portés à la scène et se dégage de l'action même ; qui nous est non imposée, mais suggérée, et que, spectateurs ou lecteurs, nous tirerons nous-mêmes de son évocation. »

Le drame de M. Georges Schindelholz, fort bien construit, il faut le dire, mais d'un style parfois un peu négligé, a été joué à Bassecourt avec succès. Nous espérons que le jeune dramaturge jurassien poursuivra son effort et qu'il nous présentera bientôt une nouvelle œuvre qui bénéficiera de l'expérience des *Eperons de la Gloire*.

* * *

M. Willy Monnier, tout au long de sa vie, a beaucoup observé. Chez lui, dans son foyer, à l'école, dans la rue, partout, il a regardé vivre, il a écouté parler les êtres qui l'entouraient. Devant lui, sur la scène de la vie, passaient les acteurs les plus divers : enfants, écoliers, jeunes filles, vieillards, payans, savants, starlettes, prêtres, médecins. Le meunier faisait la provision de grains qu'il allait moudre ensuite. Dans le silence, propice à la méditation, M. Willy Monnier tirait les conclusions de ses observations, il mettait au point les pensées et aphorismes qu'il vient de nous donner dans une élégante plaquette qui a pour titre *Mouture* [1].

Mouture se lit lentement, avec les arrêts qu'il faut pour goûter tout à fait la richesse du livre. M. Willy Monnier, après s'être occupé des enfants, de l'éducation, de l'éternel féminin et de l'homo sapiens, entre au jardin des muses, puis s'approche des philosophes ; enfin, dans l'église, où l'ombre est apaisante, il trouve Dieu présent.

Ses pensées, M. Willy Monnier a dû largement les travailler, les polir, afin de leur donner la concision, le brillant, le netteté qu'elles ont, afin de résumer tant de choses justes en phrases si bien tournées.

Voici quelques-unes des pensées de Willy Monnier :

Enseigner les enfants, c'est redécouvrir le monde et sa science en leur naïve compagnie. (17)

*

Il y a bien cent façons de blesser une femme : l'ignorer est la pire. (76)

*

Le travail ne tue guère que ceux qui, l'ayant en horreur, se cassent le nez en le fuyant. (95)

*

L'homme sobre marche à sa mort, le passionné y court. (116)

*

1 *Mouture. Pensées et aphorismes.* Illustré par Luc Monnier. Edité par l'auteur, 25, Vignes, Bienne. S. d. (1960).

Etre riche, c'est avoir donné son or pour s'enfermer nu dans le cloître de ses rêves. (158)

*

Toute création porte le sceau du Divin et quand l'homme feint de l'oublier, c'est que son orgueil l'emporte sur sa mémoire. (172)

*

L'homme dure par ses instincts, mais ne vit que par son esprit et son cœur. (244)

*

De nos bonnes actions, Dieu retient surtout celles que nous laissons tomber dans l'oubli. (292)

*

Dieu n'est sourd que pour ceux qui persistent à demeurer muets. (304)

Des dessins aux lignes simples et harmonieuses de M. Luc Monnier complètent le beau livre de M. Willy Monnier, en prolongent et complètent l'enseignement.

* * *

Max Robert, de Moutier, qui fut le premier éditeur d'André Bréchet [1] n'a jamais cessé de suivre l'évolution du peintre jurassien et d'admirer son œuvre. On ne s'étonnera donc pas que ce soit lui aussi qui ait édité la plaquette qui consacre le critique parisien Maurice Gieure à Bréchet [2].

La note de l'éditeur-imprimeur qui ouvre ce nouvel ouvrage est intéressante. Max Robert déclare qu'André Bréchet, qui est trop peu connu chez nous — même de ceux qui prononcent son nom —, qui n'est pas suffisamment compris par beaucoup de ceux qui se sont approchés une ou plusieurs fois de ses œuvres, est, en revanche, grandement apprécié en France, à Paris. « La France et Paris, écrit-il, ont su reconnaître en Bréchet un peintre authentique. Il est aujourd'hui l'un des excellents artistes de l'école de Paris.

» Devant cette évidence, les Suisses revisent peu à peu leur premier jugement. De plus en plus nombreux, ils reconnaissent le talent de Bréchet et l'apprécient. La consécration parisienne impressionne toujours encore ! Mais, soyons justes : l'artiste a évolué. Ses dernières œuvres sont meilleures que ses travaux de jeunesse. Les contacts qu'il a eus avec les maîtres français de la peinture moderne ont enrichi sa vision, affiné sa sensibilité. Il a su profiter des leçons reçues tout en restant lui-même. » (Page 11).

Après avoir savamment disserté sur l'art figuratif et l'art abstrait, M. Maurice Gieure parle, lui aussi, de Bréchet ; il montre son évolution, rappelle l'école des beaux-arts de Bâle, puis ses maîtres français, André Lhote et Fernand Léger, ce dernier lui ayant appris à se ser-

1 *Cinq gravures sur bois.* Moutier, Editions Max Robert. 1948.

2 Maurice Gieure, *André Bréchet.* Moutier (Suisse), Editions de la Prévôté. S. d. (1960).

vir des contrastes des blancs et des noirs. Enfin, Bréchet fréquenta l'atelier d'Henri Gœtz, dont il fut l'assistant.

Maurice Gieure parle ensuite de l'art d'André Bréchet. Voici un passage de cette analyse précise et savante :

...Un tableau de Bréchet s'avère un dosage de valeurs plastiques et de figurations évocatrices. Tel il se situe à la limite de l'abstrait et du concret, au transfert de l'un dans l'autre, que l'on parte de l'abstrait pour retrouver le concret ou inversement. Le monde réel existe pour Bréchet, non comme un spectacle pittoresque, mais comme un prétexte plastique.

Si l'on regarde, sans préventions, l'un de ses tableaux, l'on est frappé par l'absence de vides (ce qui est exactement le contraire de Matisse), par une interdépendance continue des eléments constitutifs. Un musicien dirait : variations modulantes autour d'une tonalité principale. Picturalement un ton ou un accord de ton varie du froid au chaud, du superficiel (à deux dimensions) au linéaire ou, aussi, une forme figurative se répétant, plus ou moins autre, ailleurs, pour des équilibres successifs qui par leurs juxtapositions ou emmêlements donnent l'unité plastique définitive. (Page 24).

Le bel ouvrage édité par Max Robert est complété par une série de reproductions, dont quelques-unes en couleurs d'œuvres de Bréchet. Ce livre, d'une présentation parfaite et aux illustrations remarquables, fait le plus grand honneur à ceux qui l'ont conçu et réalisé.

* * *

Le château de Porrentruy a été entièrement et magnifiquement restauré. Il l'a été avec respect. Lors de cette restauration, comme l'a dit M. Alban Gerster, l'architecte qui la dirigea, « il a été tenu compte, dans la mesure du possible, des besoins des administrations logées dans l'ancienne résidence des princes-évêques, mais on a eu à cœur, surtout, de rendre au château l'ancienne splendeur et de sauver, espérons-le pour toujours, le plus beau monument historique d'Ajoie. » (Page 19).

Cette citation est tirée d'une brochure, *Le château de Porrentruy* [1], qui a paru pour l'inauguration de l'édifice restauré. Dans cette brochure, introduite par M. Samuel Brawand, directeur du Département des travaux publics du canton de Berne, M. André Rais rappelle le passé du district de Porrentruy, puis celui du château. La terre d'Ajoie, qui était habitée déjà à l'époque romaine, appartint, au moyen âge, à des abbayes, puis aux chapitres de Moutier et de Saint-Ursanne. Comme le dit André Rais :

On n'attache pas assez d'importance au rayonnement du monastère de Moutier-Grandval. Moutier est la première abbaye qui a envoyé ses colons en Ajoie. La preuve ? Sur les 36 communes précitées, cinq ont été fondées par les hommes du

1 Alban Gerster et André Rais, *Le château de Porrentruy*. Avant-propos de Samuel Brawand, directeur des travaux publics du canton de Berne. Photos de Hugo Frutig. Delémont, Imprimerie du Démocrate S. A. 1961.

couvent de Moutier. Un texte de 1187, qui dit expressément que la cour collongère « est une cour organisée dès une époque ancienne, de telle sorte que l'on y tient des plaids généraux » et la bulle du pape Alexandre III sont là pour le confirmer. Ajoutez-y un autre document, bien plus explicite, qui nous apprend que, vers 1234-1241, *la villa* de Porrentruy, c'est-à-dire le grand domaine agricole qui porte le nom de Porrentruy, est composée de trois courtines : celle des hommes de Moutier-Grandval, celle des hommes du chapitre de Saint-Ursanne, et celle des hommes de l'Eglise ou de l'Evêché de Bâle. (Page 7).

Le premier château de Porrentruy fut édifié par les comtes de Ferrette qui possédèrent l'Ajoie jusqu'en 1271 et qui vivaient en excellente harmonie avec les chanoines de Moutier. Il fut vendu au comte de Montbéliard en 1236. La seigneurie de Ferrette fut cédée aux princes-évêques de Bâle en 1271.

Dans son étude, M. André Rais donne tous les noms et les dates qu'il faut connaître pour mieux comprendre la description du château qu'en fait M. Alban Gerster, architecte. Le château se compose de différents bâtiments construits ou reconstruits (après incendies) au cours des siècles. Les renseignements très précis de M. Alban Gerster rendront service à tous ceux qui voudront se renseigner sur l'édifice restauré.

La brochure se termine par de nombreuses photographies de M. Hugo Frutig qui a fait son possible pour nous faire voir les aspects les plus caractéristiques et les plus belles salles d'un château qui tient au cœur des Jurassiens parce qu'il a joué un grand rôle dans leur passé.

* * *

M. Claude Lapaire vient de faire paraître sur *Les constructions religieuses de Saint-Ursanne* [1], un ouvrage qui impose le respect par ses dimensions, par la somme de travail, de recherches qu'il a demandées à son auteur.

Je n'ai pas besoin de dire l'intérêt de la collégiale de Saint-Ursanne. Ce monument de plus en plus visité est une des belles églises de notre Jura. Tous ceux qui s'intéressent à notre passé, à notre histoire religieuse savent la valeur de témoin de Saint-Ursanne. Valait-il, cependant, la peine de faire une étude longue et minutieuse de ses constructions ? A cette question, M. Claude Lapaire répond fort bien :

Le monument (la collégiale) est d'une réelle valeur esthétique, mais rien n'insiste à le faire sortir de la foule des édifices secondaires de l'art roman. Cependant, le nombre des constructions religieuses qui ont précédé les bâtiments actuels, le fait que des textes et des données archéologiques permettent de connaître jusqu'à un certain point ces divers établissements qui se sont succédé depuis la fin du VIe siècle, le hasard, enfin, qui a voulu que la collégiale romane de Saint-Ursanne fût l'une des rares églises de la fin du XIIe siècle conservée sur terrtoire suisse, justifiaient une

1 *Les constructions religieuses de Saint-Ursanne et leurs relations avec les monuments voisins, VIIe-XIIIe siècles.* Illustré de 30 figures dans le texte et de 16 planches hors texte. Porrentruy, Editions « Le Jura » S. A. 1960.

enquête monographique d'une certaine ampleur. Cette étude est d'autant plus désirable que nous sommes pratiquement sans aucun renseignement sur le Saint-Ursanne antérieur au XIIe siècle et que les œuvres de la période suivante n'ont pas encore fait l'objet d'analyses détaillées. (Page 5).

M. Claude Lapaire a limité son étude aux constructions préromanes et romanes, les époques postérieures étant très rapidement passées en revue, car elles n'ont pas modifié la structure de l'édifice et il s'en est tenu à l'architecture et à la sculpture. C'est un gros travail qu'a réalisé M. Claude Lapaire, je l'ai déjà dit. Avant le XIVe siècle, les textes explicites font défaut. Les rares documents de la période postérieure doivent être soumis à une critique rigoureuse. Il est difficile d'étudier les monuments eux-mêmes quand des enduits et des crépissages cachent une bonne partie des murs, quand on n'a pas l'autorisation de pratiquer des fouilles.

Malgré les difficultés, M. Claude Lapaire a fait quantité de découvertes, il a réussi à combler de nombreuses lacunes dans l'histoire de la construction de Saint-Ursanne. Il a fait mieux connaître et apprécier ce précieux édifice jurassien qui est l'un des plus anciens monuments connus relevant du troisième art roman dans l'est de la France. Nous ne pourrons plus étudier la célèbre collégiale du Doubs sans consulter le précieux ouvrage de M. Claude Lapaire.

* * *

Je ne veux pas terminer cette chronique sans dire un mot de la *Revue de Pro Jura* [1] et de l'*Almanach catholique du Jura* [2], deux publications fort intéressantes.

L'année dernière, la *Revue de Pro Jura* a consacré l'un de ses cahiers à Delémont et l'autre à La Neuveville. La présentation de ces deux cités par le texte et par l'image n'aurait pu être mieux faite.

L'*Almanach catholique du Jura* continue à être beaucoup lu : c'est qu'il offre de beaux contes, des articles documentaires et des informations qu'on ne pourrait trouver ailleurs.

Merci à ceux qui s'occupent avec tant de soins de la *Revue de Pro Jura* et de l'*Almanach catholique du Jura.*

1 A Moutier, au secrétariat de Pro Jura.

2 Porrentruy, La Bonne Presse.